

Forum de ce numéro (pages 3 à 10)

La peur, mes peurs

Editorial

Les fraudeurs sont des criminels

Ouf, l'initiative de l'UDC n'a pas passé! On aura ainsi évité que des étrangers qui commettent un vol à l'étalage ou un petit larcin soient automatiquement expulsés. Qu'on traite de criminels les personnes qui sont coupables d'assassinat, de viol ou de braquage à main armée, on l'admet bien volontiers. Mais qu'on mette dans la même catégorie les immigrants qui «piquent» un article dans un magasin ou qui oublie de déclarer un petit revenu accessoire, voilà qui en dit long sur les méthodes d'un parti qui jouent sur les peurs et qui fait des amalgames obscènes. Pour lui, les étrangers sont responsables de tous les maux: chômage, pénurie de logements, bouchons sur les routes, etc. C'est le règne des boucs émissaires.

On attend donc avec impatience que l'UDC montre du doigt les vrais criminels, ceux qui privent les col-

lectivités publiques de milliards de francs par année, qui pourraient servir pour aider les plus démunis, pour améliorer les transports publics, pour mieux lutter contre la pollution, pour combattre l'illettrisme, pour promouvoir les énergies renouvelables. Ces criminels, ce sont les fraudeurs, ces personnes qui dissimulent leur fortune dans des paradis fiscaux pour payer moins d'impôt.

L'affaire des Panama Papers a mis en lumière l'ampleur de la fraude. En ce qui concerne les Etats impliqués, de deux choses l'une: ou leurs dirigeants étaient complices, ou ils sont incapables. Le monde en général et l'Europe en particulier savaient que les sociétés écrans servaient à faire de l'optimisation fiscale et parfois même à couvrir des entreprises criminelles. Un des principaux coupables, l'ancien Premier ministre du Luxembourg, a été élu à la présidence de la Commission européenne en 2014. Après ça, comment voulons-nous croire que l'Europe est autre chose qu'une gigantesque machine économique qui écrase les plus faibles?

Branko Milanovic, ancien chef économiste de la Banque mondiale, analyse le phénomène: «*Les classes populaires se détournant du vote, la démocratie semble être tombée dans les mains d'une ploutocratie antidémocratique ou populiste à la Trump. En Europe, le démantèlement de l'Etat-providence fait le lit de mouvements nationalistes.*»

Nous avons toujours rêvé d'un monde plus juste. Mais notre rêve tourne actuellement au cauchemar car nous constatons que les fraudeurs sont adulés et les lanceurs d'alerte traduits en justice. Il est temps que les gouvernements prennent des mesures efficaces pour changer la donne, à défaut de quoi on assistera à une accélération de la montée de la dictature de l'argent et, conséquemment, à la disparition de notre civilisation.

Le Maître du Temps

Que crains-tu mon cœur
Pourquoi trembles-tu?
Aurais-tu peur de ton ombre?
De la noirceur de la vie?
D'être ébloui par la lumière?
Calme-toi mon cœur
Pourquoi t'affoles-tu?
Appréhendes-tu l'avenir?
Ton passé, tes souvenirs?
Tout ira bien mon cœur!
Ce n'est que le temps
Qui s'écoule lentement
Dans le sablier de tes jours
Qui te murmure doucement
Que tu es vivante, assurément!

Emilie Salamin-Amar

Le comité rédactionnel

El «resolver» cubano*

Entre José Martí, Karl Marx, El Che et la famille Castro, Cuba arrive au bord... du monde mondialisé. Le dernier bastion marxiste de la planète (exception faite de la Chine et de la Corée du Nord) est en train de vivre des heures passionnantes et néanmoins inquiétantes. Le processus s'est enclenché en 2006. Fidel passe le pouvoir à son frère Raoul Castro Ruz. Les Cubains disent: «*En cinq ans, Raoul a fait plus de bien aux Cubains que Fidel en cinquante*». Oui, mais tous ne le disent pas et surtout, ne le pensent pas. Comprendre ce pays où tout fonctionne en double, le pouvoir lui-même comme l'économie, voire même le parti unique et tout ce qui s'en suit n'est pas aussi «touristique» qu'il n'y paraît!

La visite du président Obama à Cuba a été saluée par la plupart des Cubains comme une promesse de libéralisation prochaine. Soigneusement organisée et parfaitement contrôlée, cette visite est à l'image du pouvoir cubain actuel. D'une part, Raoul Castro dirige avec intelligence une équipe gouvernementale composée de jeunes ministres (celles et ceux qui ont moins de soixante ans) très bien formés et parfaitement au courant des nécessités comme des vicissitudes de la mondialisation, pendant que, parallèlement, la vieille garde, (ceux qui ont huitante ans et plus) dont Fidel reste le maître, fait de la résistance. Quarante-huit heures après le départ d'Obama, Fidel a publié un long article très critique, voire carrément incendiaire à propos de la visite présidentielle. C'est comme ça à Cuba, d'un côté, on réforme, prudemment, lentement, avec mesure et de l'autre on ne ménage pas la critique, soulignant avec emphase et parfois même un peu de colère les dangers de cette «américanisation» rampante.

Mais, le drame vécu après «l'abandon» des années 90, suite à la disparition de l'Union soviétique et avec elle, son soutien économique, auquel il faut ajouter les ouragans des années 2000, ont mis l'île à

genoux. Plus rien, sinon la famine. Pénurie de denrées alimentaires, comme d'à peu près tout! Plus jamais ça, disent en chœur les Cubains! Aujourd'hui, les jeunes générations goûtent sans vergogne aux «délices» de la consommation. L'ancienne plaisanterie cubaine, qui disait: «*Ils*» (l'Etat) *font semblant de nous payer, alors nous, on fait semblant de travailler*, n'a plus cours, si ce n'est chez les petits retraités et chez ceux qui n'ont pas encore accès aux «délices» de l'économie libérée.

Le meilleur ambassadeur de Cuba est le cigare cubain.

Raul Roa Couri

Une part de plus en plus importante de la population accède plus ou moins vite, et grâce ou à cause du tourisme à cette forme de libéralisation. Ça passe par les «casas particulares» où logent les touristes (presque tous) et les transports en «taxi» qui transforme toute voiture particulière (y compris les vieilles – requinquées et rerere-bricolées génialement aux moteurs japonais – limousines américaines) en taxis non officiels, mais tolérés. Ajoutez-y les restaurants d'Etat ou privés et vous avez une bonne grosse moitié de la population qui vit de ce tourisme, lequel rapporte au pays une devise étroitement surveillée par le gouvernement, le peso convertible qui est à parité, artificielle mais solide, avec le dollar... américain.

Ce peso convertible, dit le «CUC» est inévitable pour tout visiteur de l'île. A votre arrivée à La Havane, on changera vos francs, vos euros ou vos dollars en CUC. Mais le petit peuple, lui n'a droit qu'au CUB, qui vaut 24 fois moins que le CUC. C'est avec cette monnaie là (le CUB) que l'Etat paie les salaires. Autrement dit, ces gens là n'ont quasiment rien. Et comme il faut bien manger, on se débrouille comme on peut. Cette double économie ralentit encore le processus de libéralisation et jusqu'à ce que

tous aient accès au CUC, il faudra encore attendre quelques années.

A part ça, le double pouvoir, la double économie, adroitement distillés par une dictature plutôt maligne, vous respirerez à Cuba un air de liberté incomparable. Pas de publicité commerciale, mais quelques vantardises murales marxistes révolutionnaires assez drôles et finalement «touristiques». Pas de presse internationale mais une distribution gratuite de la bonne parole gouvernementale ou du parti, la plupart des Cubains s'en fichent d'ailleurs; pour les «*noticias*» et les «*telenovelas*» dont ils sont friands, ils ont la télé par satellite. Pas de racisme, la mixité raciale ne pose aucun problème dans l'île, et c'est franchement une réussite. Pas de sexisme, l'égalité n'est pas un vain mot à Cuba. Pas de terrorisme... (on est bien loin de l'Europe). Pas de pollution (en dehors de La Havane), mais une agriculture sans engrais chimique (grâce au blocus, Cuba a échappé à Monsanto). Et enfin, l'équipe nationale de baseball a battu les Américains à l'occasion de la visite d'Obama, que demander de plus? Le blocus? Il fait aujourd'hui sourire les Cubains, même s'il est «politiquement correct» de s'en plaindre. Restent les «mythes», la *Revolución*, Che Guevara en particulier, mais à y regarder de près, le Che est devenu une industrie... touristique, florissante d'ailleurs. Signe des temps, il est en train d'être rejoint par... Ernest Hemingway.

Cuba! Un Paradis, riche de multiples trésors naturels et historiques qu'il faut vous dépêcher d'aller voir avant que l'île ne sombre corps et âme dans la mondialisation. Mais qui sait? Peut-être que d'ici là, la mondialisation elle même sera morte avant que Cuba n'y soit totalement convertie!

Marc Gabriel

* Formule difficilement traduisible qui souligne cette façon unique et intelligente de faire face à l'adversité et à résoudre les multiples problèmes induits tant par le «*bloqueo*» (le blocus) que par la double économie ou la dictature.

Des témoignages personnels et bouleversants

Selon le dictionnaire, la peur est un sentiment de forte inquiétude, d'alarme, en présence ou à la pensée d'un danger, d'une menace. Elle a de nombreuses formes: effroi, frayeur, panique, terreur, inquiétude, crainte, appréhension, angoisse, frousse, trouille, aversion, phobie, hantise. Elle se décline aussi en plusieurs verbes: trembler, alarmer, effrayer, sursauter, affoler.

Nous avons tous nos peurs: peur d'être malade ou de vieillir; peur de perdre son travail et de se retrouver au chômage; peur d'affronter les nouvelles technologies; peur face à la montée des égoïsmes et de l'individualisme; peur face à la dégradation du climat.

Pour ma part, j'ai peur de la montée des nationalismes, des mensonges proférés par l'extrême droite, de la haine des étrangers distillée par des politiciens (et aussi quelques politiciennes hélas) qui font appel aux plus bas instincts de l'être humain. L'Autriche a failli élire un président d'extrême droite (49,7% des voix!). L'Europe est en train de se désagréger parce que les élus qui la dirigent sont davantage préoccupés par leur carrière que par l'intérêt général. Le monde est en train de se détruire parce qu'il a sombré dans un néolibéralisme qui favorise les riches et méprise les pauvres. Notre civilisation est en train de disparaître parce qu'elle est plus préoccupée par l'argent que par la protection de la nature et la préservation du climat. *Panem et circense*, disaient les Romains. Du pain et des jeux! Nous sommes malheureusement dans cette logique.

Ce numéro de *l'essor* est un numéro de témoignages. Neuf femmes et huit hommes, de profession et de domicile différents, nous dévoilent leurs pensées, leurs craintes et leurs espoirs. C'est parfois drôle, parfois tragique, toujours bouleversant de spontanéité et de sincérité. Grâce à eux, nous avons encore des raisons d'espérer et de croire à l'avenir, et surtout de découvrir qu'il y a une forte résistance à la «robotisation» de l'être humain.

Comme d'habitude, les citations ont été choisies par la rédaction. Elles ont pour objectif d'alléger la présentation, mais aussi d'encourager à la méditation. Bonne lecture et surtout: n'ayez pas peur!

Rémy Cosandey

Les deux chemins qui s'offrent à nous

Céline Vara, avocate, présidente de la commune de Cortaillod

Je me souviens avoir beaucoup aimé cette phrase de Howard Buten: «*La haine, c'est seulement la peur retournée comme une chaussette*». Décevante révélation. Ou plutôt honteux rappel de l'origine, voire du moteur de la plupart de nos actions. Et que dire de nos comportements de tous les jours? Les a priori ont encore une longue vie devant eux. Que ce soit sur l'autre, cette voisine, ce voisin ou ces inconnu(e)s qui ne me ressemblent pas (mais en réalité, qui me ressemble vraiment?) ou carrément notre comportement influencé par l'image que le miroir sociétal lui renvoie: as-tu pris ton *sens du devoir* ce matin en partant? Est-ce que tu as bien la *responsabilité* au fond de ton sac? Et la compréhension de l'autre, avec sa sœur jumelle *patience*, au frais dans ton Tupper?

A ce moment-là, nous sommes toutes et tous face à un carrefour. Le même. Que l'on soit riche ou pauvre, homme ou femme, blanc

ou noir, deux chemins s'offrent perpétuellement à nous: **celui de la peur, celui du courage**. L'un existe grâce à l'autre et inversement. Parfois je prends celui de la peur, il est moins pentu, plus accessible. En fait, il est tellement facile ce chemin – par rapport à l'autre, on s'entend – que c'est très tentant de l'emprunter très souvent. Un chemin qui n'en ressemble pas à un. C'est plutôt une autoroute, avec tout ce qu'il y a de place pour aller assez vite en plus. Sauf qu'il est très ennuyant aussi. Aucune surprise, aucun paysage au détour d'un contour (vu qu'il n'y a pas de contour). Beaucoup de monde aussi. Renfermés. Ils vont vite, ils ne discutent pas: pas l temps, il faut foncer tout droit.

La peur a détruit plus de choses en ce monde que la joie n'en a créées.

Paul Morand

Les années passent et j'emprunte de plus en plus souvent l'autre chemin. C'est vrai, ça demande plus

d'efforts, davantage de temps et de disponibilité...mais quel bonheur! L'on rencontre beaucoup de monde, on échange, on s'entraide. On découvre, surtout. L'autre, la nature, les richesses et les beautés de ce monde. Ce chemin-là me fait grandir, il ne m'épargne aucune difficulté, mais il fait maintenant partie de moi. J'ai choisi de remplir mon sac à dos de tout ce que j'estime être des valeurs essentielles à transmettre, notamment ce très cher *sens du devoir* qui m'oblige à respecter mes engagements, à apporter mon aide. J'y mets *mes responsabilités* aussi, à côté de la gourde. Faut bien, ce sont elles qui me donnent la force de mener mes combats, de faire face à mes engagements envers la Vie, la nature, l'humain. Bref, j'aime bien ce chemin, même s'il n'a pas de raccourcis. Surtout parce qu'il n'a pas de raccourcis.

On ne peut vivre qu'en dominant ses peurs, pas en refusant le risque d'avoir peur.

Nicolas Hulot

J'ai peur de la banalité du mal

Nicole Baur, cheffe de l'Office de la politique familiale et de l'égalité, Neuchâtel

«Un si fragile vernis d'humanité», a écrit le philosophe Michel Terestchenko, passionné par la question de la collaboration versus la résistance. Banalité du bien, banalité du mal, pour reprendre les termes d'Hannah Arendt. De cette banalité du mal, oui, j'ai peur. De ce petit rien qui fait basculer un pays aussi éduqué que l'Allemagne dans l'horreur de la Shoah. De ce déséquilibre, entraîné par une grave crise économique qui fait de la démocratie le lit de la dictature parce que le peuple dans sa majorité suit les éructations brutales d'un certain Adolf Hitler. Quand une communauté aussi intégrée que l'était la communauté juive allemande est envoyée massivement dans des camps d'extermination par ses voisins... Quand une petite Anne Frank de 15 ans, est dénoncée et envoyée à la mort par quelqu'un qui l'a peut-être aidée à

attacher ses chaussures quand elle était petite...

Il faut combattre la peur par le courage et la haine par la discussion.

Erri De Luca, écrivain italien

Je sais que la haine n'est jamais loin, tout comme la bonté d'ailleurs. Cette dualité de l'être humain m'inquiète. Pour avoir été sur des théâtres de conflits sous la bannière du CICR, j'ai vu la haine dans les territoires palestiniens occupés. J'y ai vu aussi de part et d'autre la montée du fanatisme. Mais avant la haine, j'avais vu, en pleine guerre civile salvadorienne, l'ignorance. Je ne comprenais pas comment des êtres apparemment si doux, pouvaient devenir de cruels tortionnaires au gré des circonstances: les horreurs que l'on me racontait ne pouvaient être le fait de ces gens que je côtoyais dans les casernes et les prisons qui me souriaient gentiment... Et quelle ne fut pas ma

stupeur quand je me suis retrouvé au pied de la palissade de Deisheh Camp, à Bethléem. De hauts grillages avec des numéros, des miradors aux quatre coins du camp... J'en aurais pleuré: ils n'avaient pas pu faire ça!!! Pas eux! La banalité du mal avait si bien dit Hannah Arendt lors du procès Eichmann... Le mal avait changé de camp...

Un si fragile vernis d'humanité, disions-nous...

Et où va-t-elle cette humanité quand les partis d'extrême droite montent partout en Europe, y compris dans des pays économiquement stables tels que le nôtre ou les pays scandinaves? Comment résisterons-nous sous les coups de butoir de ceux qui rêvent d'instaurer des régimes totalitaires au nom de la religion et détestent notre culture (avec de bonnes raisons parfois). Comment mes valeurs de tolérance, d'émancipation et de respect de l'individu, ma passion du débat que j'ai transmise à mes enfants survivra-t-elle? Ma belle confiance est parfois rongée par le doute.

La peur s'est lentement dissipée

Alain Simonin, sociologue, ancien rédacteur responsable de *l'essor*, Lucinges (France)

Oui, comme beaucoup d'enfants, j'ai connu la peur très tôt. Peur de porter la responsabilité de la tristesse de ma mère dont l'origine ne s'est révélée à moi et mes frères que très récemment. Peur d'échouer au collège ensuite. J'ai longtemps fait un rêve étrange: j'étais étudiant à l'université (ça c'est la vérité) mais je n'avais pas obtenu ma «matu»! Comme si obtenir une licence en sociologie devait demeurer pour moi un «impensable». Peur de la vie encore, à l'âge adulte, qui m'a fait traverser Mai 68 à la fois comme une libération mais aussi comme une peur: l'effroi devant la radicalité, devant l'intolérance des siens, qui nous taxaient de «social-démocrate». Une injure!

Vouloir changer le monde était une responsabilité disproportionnée pour ma fragilité congénitale. Il fallait entrer en scène et de plus inventer une partition qui n'existait pas. Certains avaient la carrure

(ou faisaient semblant), mais pas moi. «Entrer en scène», c'est bien là cette peur originelle, qui nous pourrit souvent la vie et qui nous fait entrer dans la soumission, dans les formats de tous ordres ou, à l'inverse, nous pousse dans des révoltes jamais satisfaites. Trouver sa place dans le monde, oser y jouer sa partition, être fier de soi et de ses propres talents, pouvoir les faire jouer avec ceux des autres, comme dans un grand orchestre symphonique!

Quand j'ai pris la responsabilité de la rédaction de *l'essor* en 1998, pour 7 ans, j'avais écrit un éditо qui s'intitulait: «Retrouver l'ailleurs en soi». Je revenais d'un séjour à Montréal, qui avait transformé ma vie. J'avais osé toucher du doigt «l'ailleurs» en moi, la possibilité d'une vie nouvelle, la possibilité de réaliser enfin «ma» vie, celle qui m'avait été promise, comme elle est promise à tout être au monde.

J'ai toujours aimé ces deux citations de Mandela: «J'ai appris que le courage n'est pas l'absence de

peur, mais le fait de triompher d'elle» et «En faisant scintiller notre lumière, nous offrons aux autres la possibilité d'en faire autant». Le droit d'être heureux, le pouvoir d'être généreux, la satisfaction d'apporter quelques chose aux autres, non par devoir, mais par plaisir. C'est ainsi que la peur s'est lentement dissipée dans mon parcours de vie. Oh cela n'a pas été facile, ni définitif. Il m'a fallu rencontrer, reconnaître, la générosité des autres, leur appui, leur amitié. La générosité de la nature aussi, car elle est toujours là, au fil des saisons qui changent et qui nous apprennent à changer à notre tour. Et puis la présence de Celui qu'on ne nomme pas, m'est advenue elle aussi, comme une présence permanente de reconnaissance et d'amour. «L'homme dans sa nuit, cherche sa lumière», ce vers de Victor Hugo m'a toujours accompagné, pour le bonheur d'être et d'avancer.

Les égoïsmes se heurtent aux urgences

Jean-Jacques Beljean, pasteur, ancien président du Conseil synodal de l'EREN, Colombier

La peur, un sentiment que je connais bien. Avec ses classiques: peur de la souffrance, de la mort, de l'imprévu. Les peurs ordinaires de la vie. Paradoxalement, ces peurs ne m'angoissent pas outre mesure... Il existe chez moi une peur encore plus grande que celles-ci: celle de ne pas y arriver, de ne pas pouvoir atteindre certains objectifs que je me suis fixés. Je ressens cette peur tout particulièrement pour notre humanité, une peur diffuse et insidieuse que nous, les humains, n'arriverons pas à nous sauver de la situation inextricable dans laquelle nous nous sommes mis nous-mêmes comme espèce.

Quand je lis ou regarde les médias, j'entrevois toutefois des propositions de solutions. Les rubriques économiques ont des solutions... économiques. Les articles écolo-

giques ont des solutions... écologiques. Les techniciens ont des solutions... techniques. Je devrais être rassuré. Chacun a raison... dans et pour son domaine propre!

Mais quand j'essaie de mettre toutes ces solutions ensemble, de relever le défi global que notre monde doit affronter pour assurer son avenir collectif, la peur me saisit à nouveau. Plus rien ne va. Les pièces à assembler ne semblent pas venir du même puzzle. Tout semble incompatible. Les intérêts semblent divergents à l'extrême. Les Etats, les populations, les entreprises, les individus ont des besoins et surtout des désirs qu'aucune ressource disponible ne peut satisfaire. Les égoïsmes se heurtent aux urgences. Celui qui a ne veut pas partager et celui qui n'a pas rêve de ce que l'autre possède. Mais la somme de ces désirs et même la simple justice dépassent largement les capacités de la planète. En émettant du CO2 et bien des polluants, l'on arriverait à maintenir la plupart

des crises sociales et économiques pour quelque temps mais on entraînera la planète vers sa ruine.

Avoir peur c'est aimer. Donner peur c'est haïr.

Félix Leclerc

Qui aura la capacité de s'attaquer aux défis de la planète? Près de deux cents chefs d'Etat venus signer en flottilles d'avions un accord sur le climat et qui, dès leur retour, continueront à vendre des armes, à exploiter la planète et creuser des tunnels, soumis qu'ils sont à des réalités et des structures plus fortes qu'eux? Un sentiment d'impuissance vient alors renforcer ma peur. Les capacités personnelles et individuelles me paraissent dérisoires. Qui aura l'envergure d'une vue d'ensemble et surtout les moyens d'agir? Je l'ignore. Si j'avais une solution, mes petites peurs personnelles reprendraient le dessus et je m'en satisferais largement.

La peur d'être licencié

François Iselin, architecte, membre du comité rédactionnel de *L'essor*, Epalinges

On nous laisse la triste alternative de choisir entre l'esclavage productif et la liberté improductive. Annah Arendt, 1961¹

En 2015, le chômage demeurait l'une des principales préoccupations des Suisses (56%), principalement en Romandie et chez les jeunes². Pourtant, peu d'interrogés craignent des baisses de salaires (10%), des hausses des prix à la consommation (11%) ou une «nouvelle pauvreté» (15%).

La raison de la peur panique de perdre leur salaire provient de l'aliénation des travailleurs convaincus, à tort, que la seule richesse qui leur est accessible provient de leur employeur et qu'en étant privés, ils en seraient à jamais dépossédés. C'est la même panique que celle de ces esclaves qui préfèrent être exploités par leurs maîtres que de s'en libérer. Mais les esclaves du capitalisme, se croyant libres, ont oublié ce qu'est la liberté.

Cette peur est d'autant plus absurde que les pays nantis regorgent des richesses essentielles à la vie de tout un chacun. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer le contenu des benches des déchetteries regorgeant de tout ce qui nous est nécessaire. D'observer les camions de débarras qui déversent quotidiennement leurs mannes à Emmaüs, au Centre Social Protestant, à l'Armée du Salut, etc. On y trouve des cargaisons de vêtements, meubles, jeux d'enfant, outillage, appareils ménagers et électroniques. Il suffit encore d'aller espionner, après les fermetures des Migros, Coop ou Denner, le déversement d'aliments «propres à la consommation» et qui sont voués à être incinérés.

L'angoisse de ne plus être exploité est d'autant plus absurde que le taux de chômage en Suisse est stable depuis dix ans à 3,5%. Elle est mauvaise conseillère, car les personnes en âge de travailler devraient se préparer à voir une forte chute de la production en Suisse due aux délocalisations, à la baisse de la consommation et à celle de l'embauche due à l'automatisation du travail³.

N'en déplaise aux accros du travail contraint, la décroissance c'est aussi cela et ils ne devraient que s'en réjouir. Chômeurs consentants, ils pourront enfin affronter les problèmes urgents qui affectent leurs semblables en les tirant d'un siècle de productivisme destructeur, de pollutions à répétition, de prédatations des ressources vitales, de gaspillages effrénés et de cette violence qu'engendrent compétitions et rivalités marchandes...

Alors, les prolétaires étant libérés de leur joug, les capitalistes qui le seront de leur corvée de devoir les embaucher pour amasser des profits, pourront enfin penser à les partager avec leurs semblables.

¹ Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1961, p. 118.

² Les inquiétudes des Suisses, enquête du Crédit Suisse, 2.12.2015.

³ La fin du travail? Enquête sur une révolution qui s'annonce majeure, *Le Matin Dimanche*, 17.4.2016. On y lit: Selon le dernier World Economic Forum (WEF), 7 millions d'emplois sont menacés dans les cinq prochaines années dans les pays industrialisés, dont des dizaines de milliers en Suisse.

L'emprise de la médecine

Peurs anciennes, peur nouvelle

Christiane Betschen-Piguet,
membre du comité rédactionnel
de *L'essor*, L'Orient

Les peurs, elles partent de mon enfance. Une mère hypocondriaque et possessive m'a tenue dans la maladie dès ma tendre enfance. Plusieurs anesthésies successives m'ont donné une peur bleue des blouses blanches! Cela a été ainsi jusqu'à la fin de l'adolescence puis l'intérêt pour les études choisies contre la volonté de mes parents et la rencontre de mon futur conjoint m'ont permis de prendre de la distance avec le monde médical et je n'ai presque jamais plus été malade!

Au fil des années, j'ai appris à gérer mes bobos et ceux de ma famille

La mitrailleuse

Anne-Marie Chapuis, retraitée, Le Locle

Je n'ai pas peur de la mort. On sait qu'elle vient tôt ou tard pour tout le monde. Par contre j'ai peur de mourir, ce qui n'est pas du tout contradictoire. Ce qui m'inquiète, c'est de ne pas mourir dignement. Drôle d'idée, me direz-vous, mais c'est la mienne et je n'en changerai pas. En 1990 j'ai pris conscience que ma mort était peut-être imminente. J'étais dans une de ces situations invraisemblables où tout pouvait arriver, par exemple une balle perdue. Un jour on a frappé énergiquement à la grille blindée du jardin. J'ai compris qu'il serait sage d'ouvrir. Je me suis retrouvée face à face avec un groupe d'enfants-soldats et d'une mitrailleuse qui me visait. Dans la tête tout va très vite. J'ai pensé à papa (j'ignore pour quoi) et j'ai dit «bonjour». Ils n'ont pas répondu. Alors j'ai demandé ce qu'ils voulaient et ils ont dit que je devais les nourrir. Ils avaient faim. La moutarde pleine d'adrénaline m'est montée au nez. Les poings sur les hanches je leur ai répliqué que lorsqu'on veut quelque chose d'une dame polie et pas armée, on ne la vise pas avec une mitrailleuse. Enlevez-la de mon ventre!

Selon l'écrivain Ahmadou Kourouma à qui j'ai raconté plus tard ma rencontre avec les enfants-soldats,

le plus possible avec des moyens traditionnels, cela grâce aussi à un médecin ami et compréhensif qui a respecté cette façon d'agir. Et l'âge venant, je persévère dans cette voie.

Alors que je me distancie de plus en plus de la médecine classique, je constate autour de moi son emprise de plus en plus forte. L'assurance-maladie obligatoire y contribue certainement avec, en arrière-plan, la prise de pouvoir des grandes sociétés pharmaceutiques et de toutes les industries dérivées qui s'enrichissent sur le dos de la population. Une population à qui on inculque la peur de la maladie. Alors que la maladie fait partie de la vie, tout comme la mort, les services sanitaires poussent tout un chacun

à des dépistages, à des vaccinations dont les effets sont parfois très nocifs sans parler du stress qu'ils génèrent tout aussi dangereux pour la santé de ceux qui les subissent.

Et le mode de vie actuel se dégrade de plus en plus: les humains doivent se plier aux règles de l'économie basée sur le profit. Il y a toujours plus d'anxiété provoquée entre autres par la compétitivité, le manque de travail ou d'argent. L'augmentation des pollutions de toutes sortes agit à tous les niveaux de la vie sur terre. Maintenant, ma peur c'est cette dérive effrénée, en songeant à mes petits-enfants et à leurs descendants... à moins qu'un réveil salutaire vienne changer le cours des choses.

ceux-ci n'ont certainement rien compris à mes propos parce que les mômes de la brousse ne parlent pas l'anglais. Il est toutefois possible que la réaction inattendue de la «mama blanche» qui n'avait pas peur les aient déroutés. Peut-être que cette étrangère était une sorcière, avec sa peau blanche et ses cheveux roux, dont il était préférable de se méfier à cause de ses pouvoirs qui leur étaient inconnus! Dans tous les cas, les gosses ont sans rechigner détourné

de moi leur mitrailleuse. Je leur ai ordonné d'attendre bien sagement que je revienne avec des provisions. A mon retour ils étaient loin et je ne les ai jamais revus.

En 1990 je m'étais jurée de mourir debout face à l'ennemi, comme un brave petit soldat. L'ennui, c'est que maintenant, dans le calme du Locle, je ne sais pas de quelle manière je mourrai et c'est ça qui m'effraie.

Le côté sombre d'Israël

M.-F. B., retraitée, Neuchâtel

1948, fondation de l'Etat d'Israël: 5,66% du terrain de cette péninsule méditerranéenne (officiellement enregistré par l'ONU), dont l'ensemble de celle-ci occupée par les Arabes. Les nouvelles terres israéliennes ont été annexées grâce aux invasions guerrières et colonisées illégalement. La colonisation s'étend encore actuellement, pourtant sans cesse, déniée par les instances suprêmes du pays.

– Comme nous le savons, la Palestine, principal environnement des conflits, est habitée depuis 2000 ans. Les résidents ont cultivé ce territoire si inhospitalier à première vue; désertique? NON. Avec acharnement, les autochtones ont créé des vergers, des espaces de vie où le sol nourrissait ses enfants. –

Dès lors, appel à tous les juifs de la diaspora: rentrez, venez, venez prendre possession de la «terre promise»! Dès les années trente déjà, le retour de juifs occidentaux a eu lieu, mais dans le respect de l'autre semble-t-il. Pourquoi les exactions israéliennes sont-elles, presque toujours, passées sous silence de nos jours? Peuple élu de Dieu, as-tu oublié? Les horreurs vécues auxquelles tu as été soumis il n'y a pas si longtemps? Israéliens d'aujourd'hui, demandez justice pour chacun! Ne soyez pas, à jamais, l'ubac de la montagne...

Ma peur, mes peurs maintenant...

Peur de la peur

Pierre Bühler, professeur de théologie, Neuchâtel

Le mot français «peur» nous vient du latin pavor, du verbe *paveo*, *pavere*, qui signifie d'abord: être troublé, être saisi par un sentiment violent, par exemple l'admiration, la surprise, et évidemment aussi l'effroi, la panique. *Pavor* (aujourd'hui encore en espagnol «la peur» au sens fort, «l'effroi, la terreur») dit donc la peur comme le saisissement par un sentiment d'inquiétude, d'anxiété, et ce saisissement est tellement fort qu'un Romain du nom de Tullus Hostilius en a fait une divinité, *Pavor*, à laquelle il a consacré un temple! De cette racine latine, le français moderne n'a conservé que l'adjectif «impavide»: celle ou celui qui n'éprouve aucune peur.

La peur est une réaction normale: elle nous avertit de dangers, de menaces, et donc nous en protège,

en nous permettant de les fuir ou de les combattre. Mais comme le dit la racine latine, la peur peut aussi nous *saisir*, s'emparer de nous, telle une puissance incontrôlable. Une déesse Peur, qui nous paralyse, nous glace même. La peur devient alors elle-même un danger, une menace, parce qu'elle nous fait perdre le sang-froid, nous jette dans une panique aveugle. La sagesse populaire connaît ce danger, en disant que la peur est mauvaise conseillère.

*Dans ce moment de panique,
je n'ai peur que de ceux qui
ont peur.*

Victor Hugo

Alors, si on me demande quelle est ma peur, je réponds: j'ai peur de la peur. La peur au carré, en somme, ou la peur au second degré. La peur que

la peur nous tienne tant sous son emprise que nous ne puissions plus nous ouvrir, accueillir, recevoir. La peur que la peur de l'insécurité nous fasse nous barricader toujours plus. La peur que la peur de ces autres qui nous arrivent nous conduise à dresser des murs, à construire des barrières de barbelés à toutes les frontières. La peur de la peur de ce qui nous est étranger, que le mot «xénophobie» – d'origine grecque, lui! – dit très directement, puisqu'en grec *xenos* veut dire «étranger» et *phobos* «peur».

La peur au carré pourrait comporter le danger de redoubler l'effet de la peur. Mais j'espère qu'elle comporte surtout la chance, par décalage, de prendre conscience de cette peur, et donc d'en prendre distance et de s'en libérer, de se dégager de son emprise. Puisse-t-elle, cette peur au carré, nous rendre un peu plus impavides!

Je n'avais pas droit à la peur

Bernard Walter, musicien, membre du comité rédactionnel de l'essor, L'Orient

Je suis né dans une famille de milieu social pauvre et éclaté, mi-petit-bourgeois-prolo, mi-paysan d'autrefois, où il n'y avait pas de place pour l'expression de soi et le plaisir aux choses de la vie.

Mon enfance et ma jeunesse ont été un long combat solitaire entre moi et mon environnement, entre moi en quête de réalisation de lui-même et la camisole de force liberticide que fut la vie quotidienne imposée par une mère dont la passion première a été une espèce de haine de trois de quatre de ses enfants – dont moi, donc.

Pas de temps pour la peur. Je n'ai pas pu me payer ce luxe. D'ailleurs à la peur, non plus, je n'avais pas droit. Sauf que: pour tout ça, il y a un prix à payer. Ce fut une claustrophobie et ce que j'appelle le «système clos». Lequel est un fonctionnement psychoaffectif qui tourne sur lui-même, qui ne sait pas reconnaître l'autre, même si du dehors ça ne se remarque pas vraiment. Cette incapacité d'un regard tourné vers l'extérieur assure à l'individu une entière protection contre la peur. Ainsi, les peurs sont murées à l'intérieur.

Comme parent, je me suis investi follement, mais sans savoir les effets nuisibles de cette sorte d'enfermement inconscient. Et puis j'ai passé ma vie à apprendre. Ces apprentissages m'ont insensiblement conduit à casser les barrières.

Ces peurs, que j'ai très peu vécues ouvertement, sauf par quelques rares bouffées aiguës, se sont échappées. Et ainsi je vis maintenant avec la sérénité dans le coeur. Libre. Et en bonne santé. Sans chimie, sans médecin. Sauf que: je vois bien que sur cette Terre, nous sommes devenus les otages d'un système de civilisation parti depuis longtemps à la dérive, et maintenant en chute libre. Et je vois tout d'un coup que je suis à peu près aussi libre qu'une vache dans le pré ou un Arabe soumis au régime de l'armée américaine ou un Juif en Allemagne en 1930. Même si ça ne se voit pas.

Je suis otage, un peu fiché sans doute, du système politique, otage de la justice et de la gendarmerie, otage du système de santé et des assurances et du système bancaire. Autant ne pas en être trop conscient. Tout ceci m'embête beaucoup plus quand je pense à toutes les victimes directes de ce système général,

et quand je pense à comment les temps futurs se présentent pour les jeunes et les enfants.

Pour pouvoir être un membre irréprochable d'un troupeau de moutons, il faut avant tout être un mouton.

Albert Einstein, 1934

Et voilà que vient se mettre sur ma tête une tumeur, non maligne sans doute d'après le médecin. Mais qui nécessite opération sous anesthésie complète et greffe de peau. Cet hôte non désiré sur ma tête, je prétendais m'en libérer par mes propres moyens. Raté. Après un brave bras de fer naturel, je me retrouve à l'état de chèvre de Monsieur Seguin, mais une chèvre ayant pris la fuite au dernier moment. Demain, je suis le joujou consentant du système hospitalier aux mains d'une excellente anesthésiste et d'une excellente chirurgienne.

Et voici que du fond de mes nuits surgissent des rêves révélateurs d'angoisses cachées: de souffrances, d'atteintes à ma personne, de totale impuissance existentielle, de mort – la mienne. Bon, concernant ma mort, ce que je n'aime surtout pas dans l'idée, c'est de faire de la peine à ceux que j'aime et qui m'aiment.

Le problème ce n'est pas la peur, c'est son instrumentalisation par le pouvoir!

Georges Tafelmacher, artisan à la retraite, Pully

La peur a toujours été une très mauvaise conseillère d'autant plus qu'elle contribue à créer encore plus de peurs! Selon le professeur Ron Stoop, responsable de l'Unité de recherche sur la neurobiologie de l'anxiété et de la peur au CHUV, «la peur sert à gérer les imprévus, à trouver les moyens de faire face à des situations différentes, dans un sens négatif, de celles que l'on attendait.». Ce système d'alarme archaïque, qui a permis aux espèces animales de survivre et d'évoluer, se déclenche lorsque l'on perçoit une menace objective ou subjective. La peur est une expérience intense qui procure du plaisir et qui renforce notre sentiment d'être vivant et cette peur permet la montée d'adrénaline et de décharge d'endorphine.

Cette peur influence notre perception et fait que nos réactions deviennent négatives, poussant bien des gens à la démission, beaucoup de travailleurs à la révolte, encore d'autres à l'apathie et en nous enfermant dans nos frontières et nos certitudes, dans nos préjugés, dans notre animosité envers les étrangers,

dans nos perceptions noires de la vie et du sort de notre monde, nous produisons encore plus de peur. En réaction, cette peur contribue à augmenter le nombre de caméras de surveillance, le foisonnement des agences privées, l'augmentation du nombre des policiers et des armes vendues par les armuriers, aggravant encore plus cette peur.

J'ai réussi à m'en sortir du cycle de la peur en faisant appel à mon indignation et mes colères et cela m'empêche de tomber dans la logique de la peur.

Georges Tafelmacher

De tout temps, pour maintenir les gens dans un état de soumission, les autorités ont utilisé et instrumentalisé la peur en jouant sur le sentiment d'insécurité pour que la population s'engluie dans la peur. Sous le fallacieux prétexte de répondre «aux besoins de la population» et donner l'impression d'agir, les autorités profitent de cette peur pour soumettre les gens à leur volonté. En fait, le problème n'est pas la peur en

tant que telle mais l'instrumentalisation qu'en fait le pouvoir politique, policier, administratif, économique et social pour garder les gens dans leur état de soumission et d'en faire des consommateurs captifs qui ont peur de manquer, de ne pas être parfaits ou à la hauteur pour qu'ils restent à la disposition du pouvoir et acceptent jusqu'aux lois les plus liberticides au nom de la sécurité. Le plus flagrant, c'est lors des votations sur les initiatives progressistes prévoyant un changement, les détracteurs nous font une peur bleue avec les soi-disant «conséquences» de ces initiatives qui nous feraient perdre notre prospérité, nos places de travail, notre cohésion sociale, voire même notre pays tout entier!

On a même l'impression que, d'une manière ou d'une autre, cette peur arrange le pouvoir qui en profite pour s'arroger encore plus de pouvoir et c'est peut-être là une des clés pour s'en sortir, soit par une prise de conscience du corps social de sa propre compromission dans la montée de la peur et par une lutte sans merci contre l'instrumentalisation de la peur, le délitement social, la dégradation du mental, les démissions en tout genre et tous ces autres problèmes de société qui font si peur à nos dirigeants.

Un conte pour adultes

René Widmer, président du camp «Ouverture et Partage» de Vaumarcus, Conflignon

Le Monde a peur. Le nombre de migrants explose, les djihadistes aussi. La récession s'installe, en dépit des efforts des banques centrales pour la maquiller en plus digeste tassement économique. La peste brune guette, l'étendard vert tache.

Sur le navire de croisière «Swiss Pride», battant pavillon panaméen, non pas dans une des 2000 cabines pourvues de salles de bain, de l'air conditionné, de la télévision et d'un bar bien garni, mais dans un placard de soute, on découvre un Chamalien famélique et apeuré. Aussitôt menotté, il retourne dans son inconfortable gîte, au régime zwieback-Rivella. Les Suisses en effet ne produisent pas de pain sec – ils le mangent jusqu'à la dernière miette – et craignent l'eau

de là. On le débarquera à Lesbos, qui a vu défiler sur son modeste territoire insulaire un flux multiple de sa population. En huit ans, le salaire minimum grec a chuté de 700 à 400 euros. Dans l'adversité, les Hellènes ont pourtant retrouvé la solidarité non seulement entre eux, mais aussi à l'égard de plus maltraités. Notre passager clandestin reçoit nourriture et vêtements. Muni d'un sauf-conduit, il prend la route – ou plutôt le macadam du chemin de fer – là-bas vers le nord. Il traverse sans encombre la Macédoine et la Serbie avant de buter sur un rideau de briques et de fer et l'écriteau: «Espace Schengen – Entrée interdite». Mes compatriotes et moi avons voté en majorité pour l'adhésion de la Suisse à cette vaste zone de libre circulation, prometteuse de paix et de prospérité, repoussant notre frontière extérieure dans les Balkans. Aujourd'hui oubliés, certains cri-

tiquent le comportement paraît-il inhumain de ceux à qui nous avons confié indirectement la défense de notre territoire. Entre nous, ne nous arrangeant-ils pas bien, ces ogres (déformation du mot: Hongrois)?

Aux dernières nouvelles, Achraf vit dans un foyer à Heimlichdorf, dans le canton d'Uri, au bénéfice d'une «admission provisoire». On ne refoule en effet pas les Chamaliens dans leur enfer. On est humains, en quelque sorte. De temps et temps, il peut s'offrir un Rivella, son seul bon souvenir.

Elle est dans la tête, cette avouable peur. Bien vite empêchons-la de pénétrer les cœurs.

Note de la rédaction: cet article a été écrit avant la fermeture des frontières de l'Espace Schengen.

Trouillard, moi?

Canisius Oberson, prêtre, Saint-Aubin

Les démocraties meurent moins des chocs extérieurs que de la démagogie qui les désagrège de l'intérieur.

Thucydide, La Guerre du Péloponnèse

Quand je jette un regard rétrospectif sur ma vie, je remarque la place de mes peurs. C'est comme une pièce que je voudrais voir verrouillée à double tour. Parce qu'elle me gêne. Un trouillard, moi? Vous n'y pensez pas! Et pourtant, aussi loin que je cherche dans ma vie, pour être honnête, je dois bien constater qu'il m'arrive d'avoir peur. C'étaient les peurs de l'enfant: celle de la foudre tombant en pleine nuit d'été sur une ferme toute de bois et relativement isolée, dans le noir quand l'électricité venait à manquer. Et puis il y eut les peurs des examens, qui me donnaient chaque fois l'impression d'un scanner

de mes tréfonds autant que de mes connaissances.

Formé dès 13 ans, dans des écoles religieuses dont je n'ai jamais regretté la disparition, j'ai acquis de bonnes connaissances culturelles et humanistes, mais aussi une certaine crainte de l'autorité dans les années où je commençai mon ministère de prêtre en paroisse. Heureusement la vie, et peut-être mes origines terriennes, m'ont permis une maturation bienvenue et une prise de distance qui m'ont ouvert à une existence selon l'horizon large qu'ouvre l'évangile.

Maintenant à l'âge où mes camarades d'antan prennent leur retraite, mes peurs diminuent considérablement. Elles se dirigent plutôt vers les générations plus jeunes à qui l'on tient, me semble-t-il, une langue de bois (dur!), qui cache mal la volonté d'en finir avec les solidarités humaines et sociales. Ma peur, c'est que la réaction nécessaire à la novlangue intervienne un peu tard, quand les esprits auront été manipulés, voire déformés. Un exemple de cette distorsion du lan-

gage? Je le vois dans la manière dont le président du Conseil d'administration de Zurich (Assurances) annonça la suppression de milliers de postes dans l'entreprise: «Nous ne parlons pas de 8000 emplois perdus, mais de collaborateurs affectés par le programme d'efficacité» (L'Express du 12 février 2016). Ajoutez à ce genre d'événement une couche de Panama papers et d'austérité incontournable, et nous pouvons craindre un avenir difficile pour les jeunes de notre temps.

N'ayez pas peur! De quoi faut-il ne pas avoir peur? Avant tout de faire la vérité sur nous-mêmes.

Jean-Paul II

Ma crainte se trouve, en résumé, dans la violence de ce 1% de la population qui souffre d'infantilisme avancé en se croyant investi de la mission d'accumuler la fortune entière de l'humanité. Nous devons résister à cette folie... sans peur!

Embarras du choix

Edith Samba, laborantine, membre du comité rédactionnel de l'essor, Chézard-Saint-Martin

Les sujets de peur ne manquent plus. Entre climat, économie, politique, santé et/ou société, il y a matière à toutes sortes d'inquiétudes et d'angoisses, à des degrés variables à l'infini, selon le parcours, la sensibilité de chacun. Pour ma part, l'inquiétude qui s'inscrit en haut de ma liste personnelle, concerne le grignotage par la bande de la démocratie. Observer la santé générale hypothéquée par des produits chimiques avalés, respirés, depuis plusieurs décennies, la pollution s'installer partout, jusqu'au fond du code génétique de tout ce qui vit, ne facilite ni la confiance, ni la sérénité. On est en droit de se poser la question de savoir si notre société a encore suffisamment d'anticorps pour se protéger, par exemple dans le cadre de ces négociations TIPP, TISA et autres, accords dit économiques, dictées par les multinationales, entre Etats-Unis et Europe couvrant toujours le même domaine de la liberté généralisée du commerce.

Les Etats ne pourront plus légiférer pour protéger leur population contre

les poisons, les méthodes de travail et de production de tout produit, au nom de cette sacro-sainte liberté du commerce. Les gouvernements ne seront plus que le bras séculier, soumettant toute opposition par les armes, les instances juridiques n'auront pas d'autres devoirs que ceux de faire appliquer les ouvertures du marché. Plus question de pouvoir accorder une certaine protection de l'agriculture locale, des semences. Tous les services publics devront être privatisés, l'entretien des structures laissé à vau-l'eau. Ce n'est pas un hasard que ces négociations se fassent en catimini, les multinationales menant l'essentiel du monde politique par la barbichette, et se complaisant sans problèmes avec les dictatures. C'est vrai cela: avoir des consomma-

teurs qui chipotent avant d'avaler des cocktails d'agents chimiques à effets inconnus, ça oblige à débloquer des budgets supplémentaires pour la publicité, corrompre des cerveaux scientifiques et squatter les médias ou alors en dernier ressort, financer des bandes de tueurs...: ça coûte.

Ces multiples agressions à l'égard de la démocratie me font craindre le pire pour tous les jeunes, d'ici et d'ailleurs, pour tous ceux qui luttent interminablement pour la défendre ou l'installer dans leurs pays respectifs, pour tous les militants, lanceurs d'alertes, journalistes, avocats qui payent un lourd tribut par leur engagement. La peur ne doit pas dominer nos pensées ni annihiler nos espoirs, mais elle est là, bien accrochée. Heureusement, avec un joyeux Trump pour nous aider, on

Les gens sont assis devant leur télé de cinq à six heures par jour, hypnotisés par cette boîte, et ça les met dans un état de panique. Nous fabriquons cette culture de la peur qui n'alimente que les mauvaises choses. L'ignorance mène à la peur, la peur mène à la haine et la haine conduit à la violence. Voilà l'équation.

Michael Moore

Eros et Thanatos

Emilie Salamin-Amar, écrivaine, membre du comité rédactionnel de l'essor, Echichens

Il arrive que l'amour et la mort se rejoignent par le biais d'un autre sentiment qui est celui de la peur. Celle-ci peut être influencée ou déclenchée par la raison, la pensée, l'inconscient, l'inconnu, l'étranger, la méconnaissance, ainsi que l'ignorance. Lorsqu'une personne est envahie par la peur, elle bascule dans le monde des angoisses et peut sombrer dans un univers pulsionnel. La peur vient d'un coup, par surprise, au moment où l'on ne l'attend pas. On dit d'ailleurs être terrassé par la peur. Sorte de signal d'alarme qui peut très bien être déréglé, car in-

contrôlée, elle tétanise ceux qui la ressentent comme si elle voulait leur rappeler qu'ils sont vulnérables, et par conséquent mortels. La peur est également communicative, tel un virus, elle peut se propager d'un être à un autre, sans raison, sans explication autre que la peur d'avoir peur! Deux questions s'imposent: est-ce que la peur est intimement liée à des angoisses ressenties durant notre plus petite enfance? Ou bien a-t-on hérité de vieilles peurs ancestrales, primitives? Peut-être un savant mélange des deux. Chez tout individu, les peurs nouvelles se télescopent avec les plus anciennes qui refont surface alors qu'on les croyait enfouies à jamais. Effectivement, lorsque l'on est confronté à une

nouvelle sorte de peur, tous les anciens schémas auxquels on a fait face dans le passé resurgissent comme par enchantement du fin fond des abysses de notre cerveau.

Devons-nous apprendre à gérer nos peurs? C'est une question difficile! Tout être vivant fait, un jour ou l'autre, l'expérience de la peur, elle fait partie intégrante du fonctionnement des êtres humains et du monde animal. Je pense qu'un monde sans peur n'existe pas. Je ne saurais me prononcer quant au monde végétal, car jusqu'à ce jour, je n'ai encore jamais entendu d'appel au secours d'une salade ou d'une carotte alors que je m'apprêtais à les découper ou à les plonger dans de l'eau bouillante.

Dominer l'angoisse créée par notre imaginaire

Renée Hachem-Béguin, artisane, La Chaux-de-Fonds

La peur est un thème très actuel: pernicieusement, elle mine notre bien-être matériel chèrement acquis. Bien sûr, il faut distinguer:

- la peur ou prudence, qui est notre instinct de survie et nous avertit en cas de danger;
- la peur angoisse, qui se base sur un schéma de pensée et surtout sur l'appréhension de l'inconnu.

Là on peut de nouveau distinguer:

- l'angoisse existentielle de la maladie, de la mort, humaine et personnelle;
- l'angoisse créée par notre imaginaire ou par un discours extérieur qui s'incruste dans nos pensées, qui devient une peur collective: celui qui s'en affranchit devient hors norme.

Un glissement est si facile entre la première, que chacun ressent dans les moments difficiles de sa vie, et la deuxième, qui devient une arme si vicieuse pour quelque pouvoir que ce soit.

D'abord, l'éducation l'utilise dans tous les temps et sous toutes les latitudes: père fouettard et autre monstre qui coupe toute rébellion enfantine.

Puis les religions construisent tout un schéma de peurs, du diable, de l'enfer, qui ramène tous les moutons au bercail.

Enfin, le plus actuel, les gouvernements créent des lois et des règles de plus en plus contraignantes de travail, de formation, de mode de vie, de salaire et de taxations qui ne laissent plus la liberté de choix de vie: au lieu des contraintes de survie d'autrefois, notre système nous met la pression par ses règles.

C'est le moyen idéal d'asservissement du capitalisme. La peur de manquer d'argent nous reprend tout ce que le confort matériel nous permettait: apprécier les cadeaux que la vie nous fait, développer notre créativité et mûrir notre réflexion.

Si on essayait de distinguer ses peurs, d'éliminer celles sans fondements, on retrouverait... une belle confiance en soi, on aurait lutté contre le diable (la peur) pour retrouver le divin.

Lisez le Psaume 27

Lise-Laure Wolff, organisatrice de camps pour aînés à Vaumarcus et Crêt-Bérard, La Croix/Lutry

Non, la peur n'est pas un sentiment qui m'habite. Oui, j'ai peur de l'orage et de toute violence, mais pas avant, seulement pendant, un court moment.

Je n'aimerais pas que la maison brûle, qui abrite nos trois ménages. Je n'aimerais pas partir déjà. J'ai l'impression de n'avoir pas tout fini ici-bas. Je n'aimerais pas qu'aucun de mes enfants ou petits-enfants souffre. Je n'aimerais pas la guerre, la violence, les conflits de famille, la faim, la privation de liberté.

Mais je n'en ai pas peur. Ça ne sert à rien la peur. Je préfère demander à Dieu de nous épargner tout cela, tout en sachant que tout cela n'est pas réservé aux autres, mais j'ai l'intime conviction que, si cela devait arriver, nous resterions dans Sa main et qu'avec Lui, il n'y a rien à craindre. Et d'ailleurs, à mon âge, on en a déjà vu pas mal et la barque a pris l'eau mais n'a pas coulé.

J'entends que ce journal n'a rien de religieux. OK. Mais on m'a demandé d'y dire ce que je pensais de la peur. Alors je le fais, sans scrupules. Peut-être même que ma pensée rejoindra quelques-unes, quelques-uns. Je tombe aujourd'hui sur le Psaume 27. Lisez-le. Vous verrez d'où vient ma source. Vous pouvez m'écrire si vous voulez: Lise-Laure Wolff, Sapelle 30, 1090 La Croix/Lutry.



Chroniques d'un petit immigré à l'usage des constipés

Georges Pop, Editions Cabédita, 2016

Après *Les Français ne sont pas Suisses*, Georges Pop en remet une couche. Grâce à son nouveau livre, il prouve trois choses: qu'il possède une grande érudition, qu'il maîtrise parfaitement la langue française avec une propension pour l'ironie mordante et qu'il appelle un chat un chat.

En un peu moins de 200 pages, le petit immigré grec qui est devenu Suisse mais qui n'a pas renié ses origines explique son double attachement à la culture helléniste et à la langue de Molière. Avec des mots impitoyables et un courage exemplaire, il dénonce le racisme, l'injustice et la bêtise humaine. Il stigmatise aussi ceux qui veulent se débarrasser des poètes, des écrivains, des historiens, des philosophes pour les convertir aux

besoins de la société, autrement dit à l'économie. Tour à tour, il s'en prend à l'Allemagne qui asphyxie la Grèce et à l'UDC qui distille la peur, le mensonge et la haine de l'étranger. Pour lui, c'est un jeu d'enfant de coller des étiquettes flétrissantes dans le dos des peuples. Beaucoup plus compliqué de les détacher.

Et la Suisse? Pour Georges Pop, le système n'est pas parfait mais il reste exemplaire. Il pourrait généreusement orienter certains lymphatiques architectes de la construction européenne qui s'abandonnent désormais à leur faiblardes prérogatives domestiques.

Georges Pop se sent-il davantage Suisse ou Grec? Sa réponse est claire: «Je suis Européen car je suis acquis à

une Grande Idée: parce que l'Europe mérite mieux que la caricature qu'en ébauchent par malignité les bornés intolérants qui prospèrent de la peur des autres; parce que de Gibraltar à Oslo et de Rhodes à Turku, j'ai fréquenté ses bistrotts et que j'y ai rencontré des semblables dans leur diversité».

Et l'auteur de conclure: «Finalement, le mieux serait que je renaisse en Grèce dans une famille d'émigrants en partance pour la Suisse francophone... Ce serait là sans doute le meilleur moyen de reproduire peut-être ce double bénéfice culturel et identitaire auquel je ne souhaite renoncer pour rien au monde». Bel épilogue!

Rémy Cosandey

La finance de l'ombre a pris le contrôle

Dominique Morisod et Myret Zaki, Editions Favre, 2016

Cet excellent ouvrage nous initie aux mécanismes de la finance, suite à la crise des *subprimes* en 2008, expliqué le plus clairement possible, malgré la difficulté des larges zones secrètes pratiquées par les outils financiers. Il est tout à fait intéressant de comprendre, avec les *panamas papers* en toile de fond, les diverses méthodes pour aspirer les liquidités débloquées par la Fed ou la Banque européenne en espérant alimenter l'économie réelle.

La finance de l'ombre ou *shadow banking* n'est pas une science-fiction, n'est pas directement bancaire mais bien accrochée à l'économie réelle, celle que

l'on tente de mieux contrôler. Elle croît plus vite que la finance réglementée, dépasse le PIB de la planète, emballe des paquets de dettes de toutes sortes, entreprises, hypothèques, dans un titre financier, vendu aux investisseurs. C'est actuellement le taux zéro des banques centrales qui permet l'exponentialité des sommes engagées, l'usage de l'effet de levier provoquant l'extrême fragilité de l'édifice dans son entier. Ces spéculations sophistiquées qui sont menées, pouvant poser un risque systémique puisque pas soumis aux contraintes réglementaires, sont des gérants de fonds obligataires, des fonds spéculatifs des courtiers négociants, des firmes des

fonds d'investissement privé des sociétés de prêt immobilier souvent actives dans la titrisation, des structures hors bilan créées par les banques.

Cette étude de moins de 200 pages donne des indications fort claires sur les méthodes opaques utilisées, le pouvoir des plus gros acteurs de créer des mouvements totalement artificiels pour gonfler leurs bonus. Cela donne une idée du chemin qui reste encore à parcourir, surtout avec M. Draghi pour aider...

Edith Samba

Des raisins de Corinthe aux vignes de Molignon

Isabelle de Riedmatten, Editions de L'Aire, 2016

Dans cette série d'entretiens enregistrés, Paul Roussopoulos nous livre, par fragments, le récit d'une vie singulière faite d'engagements passionnés, d'abandons, de tournants brusques qu'il ne s'explique pas lui-même. Jeunesse en Grèce où son père, scientifique, mène une recherche sur les raisins de Corinthe (d'où le titre du livre), guerre avec occupation du pays par les Italiens puis par les Allemands engagement avec son frère aîné dans la résistance ce qui, pense-t-il, l'a détourné de sa vocation première: la peinture.

Il s'exile et, après des études de sciences à Paris, travaille avec le

professeur de Broglie. Il part en Tunisie pour y enseigner la physique théorique. En mai 1968, il abandonne l'enseignement pour une période plus révolutionnaire, effectuant, dira-t-il, «une plongée dans l'humanité des anonymes». Il n'aura pas élaboré sa propre œuvre mais a été spectateur, apprenant en observant les autres, vivant intensément chaque moment de sa vie. Fixé en Suisse avec sa femme Carole, sa compagne militante féministe durant quarante ans, il peint à Molignon (VS) une œuvre originale en dehors des courants à la mode.

Ces entretiens enregistrés au fil des jours sont un tableau extraordinaire

de notre temps avec ses guerres, ses crises, ses luttes de classe, ses explosions telles mai 68, l'affaire LIP, le terrorisme des Black Panthers, Fractions Armée Rouge, etc... La fin solitaire de l'auteur (Carole décède en Suisse), après un dernier voyage en Grèce, est empreinte de mélancolie et de sagesse. Paul Roussopoulos décède en Suisse, ayant pleinement vécu son époque.

Yvette Humbert Fink



A propos de nouveaux modes de vie...

La philosophie «slow»: elle s'étend à des domaines de plus en plus larges. Le «slow» money, par exemple, système d'investissement dans des productions locales, la «slow» architecture ou utilisation des matériaux écologiques adaptés à la région, les «slow» cities, villes engagées dans le maintien d'une certaine qualité de vie, le «slow» travel ou voyager autrement, non en consommateur mais en explorateur d'autres cultures... L'application la plus connue en France est la création de circuits courts, les AMAP, qui valorisent la culture locale et l'emploi de proximité. Les premières AMAP ou Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne, sont nées en 2001 et sont actuellement 1600 environ dans toute la France, regroupant plus de 270'000 consommateurs se fournissant directement à la ferme.

D'après *Un million de révolutions tranquilles*,
Editeur: *Les liens qui libèrent*

Vaches, poules et abeilles en leasing

Faute de pouvoir offrir des garanties, les paysans et entrepreneurs les plus pauvres n'ont pas accès au crédit. Le microleasing leur permet d'acquiescer tout de même les biens nécessaires au développement de leurs activités. Au Kenya, cet instrument rencontre un grand succès. C'est en

2006 qu'une ONG suisse a créé un microleasing ne nécessitant aucune garantie. C'est le bien loué qui en tient lieu, car il reste la propriété du donneur de leasing aussi longtemps que le client n'est pas complètement payé. Ce dernier peut payer les mensualités grâce aux revenus générés par son acquisition. Ce bien agricole productif change considérablement la vie des petits paysans; certains d'entre eux ont doublé ou triplé leur revenu annuel. Des projets pilotes sont en cours dans trois pays. Au Salvador, la demande est venue d'apiculteurs qui doivent se mettre aux normes de l'Union européenne; au Nicaragua, ce sont des boulangers et des meuniers qui souhaitent moderniser leurs équipements; au Pérou, le projet se concentre sur les petits producteurs de quinoa et de lait dans la région de Puno. Un financement diversifié aide les institutions financières des pays en développement à mieux servir les populations les plus pauvres.

D'après *Un seul monde* No 4, magazine de la DDC sur le développement et la coopération.

La carte culture de Caritas cartonne...

On connaissait déjà les épiceries Caritas, au nombre de 24 en Suisse. Depuis 2014, Caritas propose également une carte culture à plus de 70'000 personnes. Ce nouveau sésame permet d'obtenir des

rabais de 30 à 70% sur près de 2300 offres dans les domaines de la culture, du sport, de la formation et des loisirs. Parmi les associations partenaires de la carte culture, on peut citer Reka, le Club Chapiteau ou le FC Lausanne. Avec cette carte, des familles en situation de pauvreté vont au zoo, au théâtre ou au musée. Des enfants partent en camp de vacances et des migrants suivent des cours de langue.

D'après *24 Heures* du 15 avril 2016

Enfants syriens: l'école ou la rue...

Le Liban accueille plus d'un million de réfugiés syriens. Plus de 500'000 d'entre eux ont l'âge d'aller à l'école cette année. Grâce au programme de l'Unicef, l'an dernier, 106'000 non-Libanais se sont inscrits dans 144 écoles libanaises. Cette année, 259 écoles accueilleront 200'000 enfants syriens car, pour la première fois, les écoles publiques ouvrent grand leurs portes aux réfugiés syriens.

D'après *Le Courrier* du 11 décembre 2015

Relation hommes-femmes: où en sommes-nous aujourd'hui?

L'article 8 de la Constitution fédérale est précis: «*L'homme et la femme sont égaux en droit. La loi pourvoit à l'égalité de droit et de fait, en particulier dans les domaines de la famille, de la formation et du travail. L'homme et la femme ont droit à un salaire égal pour un travail de valeur égale.*»

Voilà qui est clair... et pas appliqué. Pour une fonction similaire, les femmes gagnent en moyenne 20% de moins que les hommes. Dans les fonctions dirigeantes, les hommes représentent l'écrasante majorité. En politique, ce n'est pas mieux et, dans notre pays, les femmes sont peu re-

présentées aux Chambres fédérales, ainsi dans les législatifs et les gouvernements des cantons. Et le partage des tâches ménagères?

A l'heure où les partis de droite voudrait augmenter l'âge de la retraite des femmes, il est temps de se poser la question: une véritable égalité est-elle possible? Si oui, comment y parvenir? Plusieurs personnalités de l'économie et de la politique s'exprimeront à ce sujet dans le prochain numéro de *l'essor*. Mais nous attendons aussi les contributions de nos lecteurs et surtout leurs propositions.

L' e s s o r

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; remy.cosandey@gmail.com

Équipe de rédaction
Christiane Betschen, Mousse Boulanger, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, François Iselin, Marc Gabriel Jehouda, Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Bernard Walter.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel: info@journal-lessor.ch
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel: CHF 36.-
Compte postal: Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L' e s s o r - ISSN 1023-5663

déla i p o u r l e p r o c h a i n n u m é r o : 1 5 j u i l l e t 2 0 1 6

p r o c h a i n f o r u m : R e l a t i o n h o m m e - f e m m e s : o ù e n s o m m e s - n o u s a u j o u r d ' h u i ?